

Anna Gęsicka

Université Nicolas Copernic de Toruń  
ages@umk.pl

 <https://orcid.org/0000-0001-6394-2562>

L'IDÉAL CORROMPU  
ET L'IDÉAL RETROUVÉ.  
LA FONCTION  
DE LA MÉTAPHORE DANS  
LE *DONET BAILLIÉ AU ROY*  
*LOŸS DOUZIEME* DE JEAN  
MOLINET

**The corrupted ideal and the rediscovered ideal. The function of metaphor in *Donet baillié au roy Loÿs twelfth* by Jean Molinet**

ABSTRACT

The subject matter of the analysis is an interesting poem by Jean Molinet. This paper focuses on the aspect of a certain nostalgia for the ideal which aims at both the semantic and poetic aspects of the poem. The existential ideal – conceived from a spiritual perspective – is transmitted through a refined metaphorical system, conveying complex ideas and equivocal meanings, and covers two eponymous aspects, one of which turns out to be denied by the second. From an eschatological perspective, the author demonstrates how insignificant the old “worldly” ideal and alleged intellectual ideal will be in the eyes of God at the moment of Judgment. The opposition within the same metaphor of the two antithetical ideals is a process accentuating a revalorization of the existential perspective of the poet.

KEYWORDS: Jean Molinet, rhetoric, ideal, metaphor, “donet”

L'objet de l'analyse est un poème intéressant de Jean Molinet (1435–1507), dont les œuvres en vers et prosimètres ont été éditées pour la première fois en 1531, sous un titre commun : *Faitz et Dictz de Jean Molinet*, conservé aussi dans l'édition postérieure<sup>1</sup>. Célèbre représentant et théoricien de l'école informelle des Grands Rhétoriqueurs<sup>2</sup>, à son époque, et jusqu'à la moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, Jean Molinet a joui d'une grande estime et admiration des lecteurs, sa manière moralisatrice répondant bien au goût de l'époque (Zumthor 1998 : 18 ; Strosetzki 1982 : 241–252). Beaucoup de ses textes ont une forte dimension autobiographique : ils furent analysés dans cette perspective par plusieurs critiques (Lemaire 1980 : 479–491 ; Cerquiglini 1984 : 479–491 ; Verhuyck

<sup>1</sup> Je profite de l'édition : Dupire 1937.

<sup>2</sup> A propos de la vie et œuvre de Jean Molinet voir : Hasenohr, Zink 1992 ; Champion 1923 : 309–444 ; Dupire 1932 ; Lecuppre-Desjardin, *Doudet*, Devaux 2013.

1999 : 421–450). Comme de nombreux autres poètes de son temps qui revêtent des masques et théâtralissent leur « moi », Molinet s'attache aussi à construire une image de soi (Langer 1979 : 37)<sup>3</sup>.

Le *Donet baillié au roy Luÿs douzieme*<sup>4</sup>, tout en relevant de la forme et de la topique caractéristiques de la fin du Moyen Âge, invite à des lectures multiples, dans une perspective langagière, rhétorique et sémantique. Mon intérêt se concentrera sur la représentation poétique d'un idéal « existentiel » – fruit intellectuel d'une réflexion sur la vie – exprimé sur un ton nostalgique et transmis à travers un système métaphorique raffiné qui véhicule des idées complexes et des sens<sup>5</sup>. Cet idéal évoluant recouvre deux volets éponymes, dont l'un s'avère nié par le second. Un ambitieux genre littéraire trahit aussi une nostalgie esthétique de l'auteur, son désir de trouver une forme idéale d'expression.

Dans les écrits des Grands Rhétoriciens, on voit s'établir, pour reprendre les mots de Jean-Claude Mühlethaler, « un lien étroit entre savoir, érudition et poésie » (Mühlethaler 1983 : 23). La langue, instrument merveilleux, offre aux poètes des possibilités inépuisables d'invention créatrice, technique et verbale (Cerquiglini 1997 : 75–82 ; Dupire 1939 : 1–38). Ils deviennent virtuoses dans la façon de se servir des figures de style et de la rime et d'en créer des structures incroyablement compliquées, mais cohérentes (Zumthor 1972 : 321–324). Le poème devient un terrain d'expérimentations lexicales et compositionnelles où se déploie le talent des auteurs constamment à la recherche d'une forme idéale d'expression auctoriale parfaitement formulée. Selon Paul Zumthor, c'est le langage, et lui seul, qui devient « le spectacle, la scène et l'acteur » (Zumthor 1998 : 54). Michel Zink, plus tard, rappelle le souci ambitieux des Rhétoriciens « d'exprimer, par les ressources du langage, l'ordre et la norme du monde, de l'histoire, de la conscience » (Zink 1997 : 7).

A la lecture des poèmes des Grands Rhétoriciens, nourris principalement des topoï populaires à l'époque et réexploités sans originalité spéciale, se dégage malgré tout l'effort du poète pour individualiser l'expression, valoriser la subjectivité du moi lyrique. Au Moyen Âge tardif, fleurit une « riche poésie de la tribulation, où seul le *moi* individuel est mis en scène, où l'expérience vécue (...) devient matière poétique (...) » (Balmas, Giraud 1986 : 97–98)<sup>6</sup>. Les poètes explorent différents aspects de la condition humaine, temporels et spirituels ; ils accentuent leur dimension universelle, mais – simultanément – laissent surgir à la surface ce « je » expressif pour faire de leur expérience individuelle un sujet poétique.

Jean Molinet, considéré comme l'un des maîtres d'un « travail de subversion langagière qui confère à bien des œuvres une dimension carnavalesque » (Lecuppre-Desjardin et al. 2013 : 3), se plaît tout particulièrement dans un style fleurissant, très orné.

<sup>3</sup> A propos de cette tendance de l'emploi d'un discours polyvalent engageant la mise en garde du lecteur, cf. p.ex. Dufournet 1992 : 57–63 ; Mühlethaler 1983 : 57–63 ; Mechoulan 1988 : 213–221.

<sup>4</sup> Ce poème est aussi connu sous le titre *Donnet au Charles VIII* (Hasenohr, Zink 1992 : 822 ; Cerquiglini-Toulet 2007 : 166). Sur la pensée politique de Jean Molinet à propos de Louis XII, aussi dans ce poème, cf. Devaux 1996 : 336–340.

<sup>5</sup> Cf. mon article en polonais, dont certaines idées reviennent ici dans une perspective modifiée et enrichie: Gęsicka 2014.

<sup>6</sup> Cf. aussi : Notz 1987 : 234–236.

Il manie adroitement des systèmes riches des figures de style, se réfère à la mythologie et latinise volontiers<sup>7</sup>. Il sait varier le ton poétique, passant facilement des moralisations, de la réflexion religieuse à des grivoiseries et des grossièretés, mêlant une expression très directe avec un langage métaphorique.

L'une des techniques chères aux Grands Rhétoriciens est de farcir le vers français de latin. La fonction des mots isolés ou des phrases plus complexes tout en latin est de démontrer l'érudition et l'habileté du poète, mais souvent aussi de créer un effet comique ou équivoque. Un genre poétique fondé spécialement sur un tel procédé, est le « donat »<sup>8</sup>. Souvent, la lecture du texte peut être double dès le début jusqu'à la fin, car – au sein d'une métaphore – le champ lexical de la grammaire se réfère à tel ou tel autre champ sémantique relatif à différents domaines de l'existence ou de la réflexion (Zumthor 1998 : 168–170, Cerquiglini-Toulet 2007 : 165–167). Le *Donet baillié au roy Luÿs douzieme* de Jean Molinet appartient à cette catégorie de poèmes. Construit en effet sur quelques topoï universels et en vogue à la fin du Moyen Âge, il en propose pourtant une intéressante réalisation poétique. Dans le double sens des termes grammaticaux organisant la conception du texte, Noël Dupire voit avant tout « d'amusantes confidences » et « des plaisanteries souvent grivoises » (Dupire 1932 : 134–135 ; Dupire 1937 : 1037–1038). Paul Zumthor se concentre par contre sur « une parfaite continuité métaphorique » du poème et sur « une constante duplication du sens » qui ne se laisse pas décoder d'une façon univoque (à titre d'exemple, le chercheur analyse une strophe de deux manières). Il oppose ce concept de Jean Molinet à l'usage plus fréquent dans la production des Rhétoriciens, où les termes grammaticaux apparaissent plutôt en fonction de « figures épisodiques, sinon de clichés » (Zumthor 1998 : 169–170). L'effet obtenu montre l'effort et l'ambition du poète aspirant à surpasser les normes moyennes, à atteindre un idéal littéraire.

La structure du donat de Jean Molinet, fondé sur une métaphore grammaticale filée, est savamment concertée. Composé de 81 huitains octosyllabiques à rimes croisées, le texte est divisé en parties distinctes, répondant aux transformations du contenu. Les deux premières strophes ont une fonction introductive, informant le lecteur sur les circonstances et l'intention de la création du poème :

Au tres christien par renom  
 Roy franchois qui sus tout regente,  
 Loÿs douziesme de ce nom  
 Ce petit Donet je presente

<sup>7</sup> A propos des références à la mythologie antique cf. p.ex. Zumthor 1998 : 170–173 ; Devaux 1997 : 110–116. Sur différentes facettes du bilinguisme médiéval cf. Le Briz, Veysseyre 2010.

<sup>8</sup> La dénomination renvoie au grammairien latin, Donat (Aelius Donatus, deuxième moitié du IV<sup>e</sup> siècle), dont le manuel *Ars grammatica*, composé de deux parties (*Ars minor et Ars maior*), était particulièrement apprécié au Moyen Âge en tant qu'instrument utile dans l'enseignement du latin. Par la suite, aux XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles, l'appellation « donats français » embrassait toute sorte de traités juxtaposant des catégories grammaticales latines à la langue française. En imitant l'*Ars minor*, les auteurs médiévaux, au niveau fondamental, analysaient des parties du discours (substantif, verbe, etc.), se servant souvent, comme Donat, de la forme du dialogue pour renforcer l'effet pédagogique. Les échos de cette pratique ont pénétré aussi les œuvres littéraires (didactiques, satiriques ou parodiques), imitant la forme du manuel de grammaire et usant volontiers de la métaphore grammaticale (Curtius 1997 : 49, 55 ; Dupire 1932 : 134 ; Hasenohr, Zink 1992 : 564).

Pour tant qu'il a mis son entente  
A volloir grammaire sçavoir (v. 1–6)

« Dire ou comprendre une métaphore implique une recherche de l'esprit et la découverte des rapports nouveaux entre les choses » (Molino et al. 1979 : 7). Au Moyen Âge, la grammaire étant perçue comme source et synthèse de tout savoir (Zumthor 1998 : 168), « la connaissance de la grammaire » peut avoir un sens de compétences cognitives que l'auteur désire communiquer au roi – son disciple prétendu qui, selon le donateur, en a besoin (v. 9–16).

Les douze strophes suivantes se réfèrent directement à l'*Ars minor* de Donat, à la partie analysant le substantif et, dans une moindre mesure, le pronom<sup>9</sup>. Cette partie du donat, très grivoise et très ambiguë en effet, jouant volontiers sur l'équivoque<sup>10</sup>, est en réalité une laborieuse flagornerie à l'adresse du roi, proche de la pratique allégorique de la décomposition énumérative (Strubel 2002 : 232–234)<sup>11</sup>. Les qualités vantées sont étalées selon la clef des six propriétés du nom commun. Représentant de la catégorie des auteurs « propagandistes du Duc » (Strubel 2002 : 309), Jean Molinet semble vanter la beauté du roi, sa noble nature, sa sagesse et son potentiel sexuel. L'idée d'entremêler, volontiers sur un ton équivoque, les mots français et les mots latins pour louer de façon ostentatoirement exagérée la personne idéale du roi (v. 33–40, 65–72), produit un effet incontestablement comique, même si Jean Devaux trouve que « quant à la teneur de ce panégyrique, elle n'a rien que de très conventionnel » (Devaux 1996 : 337).

À partir de la strophe 15, Jean Molinet ne cite plus le manuel de Donat, néanmoins il se sert toujours du code grammatical métaphorique. Il renonce aux adulations et change sensiblement le ton de l'expression. Ainsi, dans la strophe 16, le poète annonce subitement qu'il va désormais parler d'un certain vieillard qui a décidé de régler ses comptes avec son temps passé, gaspillé en plaisirs corporels (v. 121–128). A l'origine de cette décision est sa peur soudaine à la pensée de la mort proche : il « doute fort ce passage, / Qui est dangereux a passer » (v. 137–138). Ne pas craindre ce passage veut dire ne pas être sage (v. 139). La prise de conscience des maux commis invite le vieillard à se confesser « sans riens laisser » (v. 143–144).

Jean Devaux remarque que le vieillard « se lamente plaisamment » (Devaux 1996 : 337). L'un des buts de l'éloquence créative de Jean Molinet est bien sûr de faire sourire ou rire son lecteur. Pourtant, on a l'impression que le poids émotif dans cette partie du poème est par moments très sensible. Comme si la forme apparemment légère ou frivole dissimulait, à qui veut tendre l'oreille, une amère conscience d'échec. On peut aussi avoir l'impression que Jean Molinet, lui-même âgé au moment de la composition du poème, met dans la bouche de ce vieillard apparemment cité la confession de sa propre vie finissante, s'inscrivant ainsi dans un phénomène littéraire caractéristique de l'époque. Car au XV<sup>e</sup> siècle, dans la poésie lyrique, on observe une sorte d'obsession commune du vieillissement, vieillissement du monde (topos de *mundus senescens*), mais surtout de

<sup>9</sup> L'édition Holtz 1981.

<sup>10</sup> L'ambiguïté est un trait représentatif de l'expression molinienne. Jelle Koopmans écrit à ce propos : « Il me semble même que cette œuvre poétique constitue un défi à l'herméneutique moderne, invitant à l'étude plus proprement historique de la production du sens à la fin du Moyen Âge. » (Koopmans 2013 : 60). Sur l'équivoque chez Jean Molinet et d'autres Rhétoriciens : Zumthor 1998 : 267–278.

<sup>11</sup> Cf. aussi Minet-Mahy 2005.

l'individu (résultat de *fuga temporis*). Même les poètes encore relativement jeunes, dans leurs poèmes font parler des vieillards, le regard rétrospectif et introspectif favorisant, selon Jacqueline Cerquiglini, une pose réelle ou fictive de la vieillesse permettant de juger son moi devant hier (Cerquiglini 1986 : 104)<sup>12</sup>. Perçue dans cette perspective, la métaphore grammaticale dans le poème de Molinet nourrirait une *senefiance* personnelle. Cette figure de style attrayante, au grand potentiel sémantique, permet à son créateur une prise de conscience de son propre problème. Le leitmotiv de cette partie du texte reste donc la vieillesse. Le sujet lyrique – le vieillard-pénitent – toujours de manière métaphorique, usant de la nomenclature grammaticale dans la plupart des strophes, transmet au roi un système de valeurs qu'il avoue lui-même avoir reconnu trop tard :

Quant au nom et des accidens,  
Je les laisse au roy seullement,  
Comme j'ay mis icy dedens,  
Et du pronom pareillement,  
Fors que particulièrement,  
Pour bien me confesser, je doÿ  
Icy descripre clerement  
Aucuns des accidens de moy. (v. 161–168)

Premierement ma qualité  
Est en vanité infinie ;  
Dieu doint au roy par charité  
Que telle qualité n'ait mie,  
Mais en ceste mortelle vie  
Luy doint prosperer tellement  
Que après la qualité finie  
Vivre puist eternellement. (v. 169–176)

La métaphore grammaticale permet parfois au vieillard d'être discret sur la nature de ses actes et choix d'autrefois. Le champ s'ouvre donc à l'imagination du lecteur :

Je vis le temps que j'estoye verbe,  
Les noms et pronoms gouvernoye,  
Mais souvent n'avoye ung adverbe,  
Par quoy je me determinoye ;  
L'adverbe de lieu demandoie,  
Ut hic, vel ibi, pour sçavoir  
Ou il y avoit quelque proie,  
Affin que je la peusse avoir. (v. 209–216)

Le ton de la confession, parfois quasi dramatique, se mêle à l'ironie (auto-ironie ?), surtout là où sont évoqués les délices érotiques perdus à jamais. Cette longue partie du poème dresse sans doute une image nostalgique d'un bonheur perdu, d'une vie idéale d'un amant vigoureux, capable de donner du plaisir et à en prendre largement. L'équivoque basé sur la nomenclature grammaticale, embrassant plusieurs strophes, se rapporte à une riche et satisfaisante vie érotique d'autrefois, finie avec la perte de la potence du

<sup>12</sup> Cf. p. ex. Lemaire 1987 : 167–180 ; Notz 1987 : 227–242 ; Planche 1984 : 39–57 ; Verhuyck 1999 ; Geşicka 2003 : 89–99 ; Geşicka 2005 : 141–152 ; Geşicka 2012 : 37–47.

vieillard (193–200). Le lecteur peut partout apprécier un jeu lexical amusant, appuyé sur les termes grammaticaux et les inclusions latines ; en voici un exemple construit sur la conjugaison du verbe *amare* :

Amavi, j'ay amé de faict,  
 Tellement que c'estoit oultraige,  
 Mais ce temps preterit, parfait,  
 Est plus que parfait, veu mon eage ;  
 Amaveram de bon coraige,  
 Mais ce train la me samble dur  
 Pour present et voeul, comme saige,  
 Laisser amabo le futur. (v. 489–496)

L'association poétique vieillesse/mort est bien sûr consécutive à la biologie, mais c'est aussi un topos connu du bas Moyen Âge où la mort est particulièrement omniprésente. Dans la confession du vieillard revient le motif de la peur de la mort et du Jugement de Dieu, suggérant la nécessité d'examiner lucidement ses actes et regretter ses fautes. Le terme « donat » commence à adopter le sens d'un ensemble de principes moraux jadis connus mais oubliés, d'une sorte de « guide existentiel » dont l'importance est soulignée par la majuscule :

J'ai piecha mon Donet apris,  
 Mais je l'ay mis en oubliance (v. 145–146)

Je sçay bien et ne doubte pas  
 Que Dieu tiendra son jugement ;  
 Il faudra après ce trespas  
 Comparoir personnellement,  
 Oultre plus, car premierement  
 Du Donnet me fera semondre,  
 Rendre compte par mon serment ;  
 A peine sçauray que respondre. (v. 153–160)

Dans les aveux rapportés, il est, entre autres, question du temps qui ne reviendra pas (v. 553–560). Avec sa fuite, le vieillard ressent de plus en plus intensément la différence entre la jeunesse active et la vieillesse dolente : la désinvolture juvénile ne saurait tenir contre l'action destructrice du temps. Et le poète d'opérer une volte intellectuelle, allant à l'envers de ses propres délibérations éloquentes. Dans les parties ultimes du texte, son vieillard se met inopinément à démontrer l'inutilité et la vanité de la connaissance humaine, toute temporelle. Depuis une perspective eschatologique, l'auteur critique sévèrement les domaines enseignés à l'époque, en démontrant combien tout idéal intellectuel prétendu sera insignifiant aux yeux de Dieu au moment du Jugement. Il nie la dignité des grammaire, logique, rhétorique, musique, mathématiques (arithmétique et géométrie), poésie, droit et physique (strophes 74–78). Dans cette partie du poème (v. 617–624) abondent des renvois érudits et intertextuels (cf. Jennequin-Leroy, Minet-Mahy 2010 : 225–249). C'est que finalement, tout cela ne compte guère. L'idéal est

ailleurs. Le salut, auquel tendent les humains, sera accessible seulement aux humbles pénitents, profondément conscients de leur bassesse<sup>13</sup> :

Nenny, mais ceulx tant seulement  
 Qui viendront par confession  
 En gemissant piteusement  
 Luy demander remission  
 Par bonne et [grant] contrition,  
 Ainsi que l'Eglise commande,  
 Sur peine de damnation,  
 Aultre chose Dieu ne demande. (v. 625–632)

La dernière strophe est la conclusion de l'auteur, graphiquement introduite par le mot *L'acteur*. Jean Molinet, apparemment en son propre nom (Zumthor 1998 : 197), explique les motivations de la confession du vieillard : « D'escrire en ce livre present, / Sans y avoir esté lassé, / Pour en faire ung petit present » (v. 646–648). Pourquoi décida-t-il de l'écrire, en fait ? Qu'est-ce qui doit résulter de la dernière et pieuse leçon du vieillard pour le jeune destinataire montant au trône ? Dans quel but et dans quelle mesure un tel donat serait un instrument nécessaire pour lui ou pour quelqu'un d'autre ? Or, dans ce poème, suivant la « logique de la métaphore, figure de transfert » (Jennequin-Leroy, Minet-Mahy 2010 : 231), nous remarquons le passage d'un traité de grammaire, annoncé au début, à un traité de vie, réalisé par le biais du retour vers le passé, causé par l'arrivée de la vieillesse annonçant la mort.

Au récepteur, la lecture de ce poème peut apporter un double profit, lui fournissant des compétences « scientifiques » (grammaire symbolique) et des compétences morales et philosophiques (sagesse). Ces dernières sont relatives au sens de la vie compris comme une capacité de reconnaître le plus tôt possible les valeurs fondamentales, identifiables seulement dans la perspective eschatologique. Et c'est justement ce sens de la vie qui paraît être un idéal retrouvé finalement par le poète au seuil de la mort et transmis ensuite à ses descendants.

A l'auteur, cette manœuvre rhétorique profite aussi doublement : elle lui apporte non seulement une prise de conscience, mais aussi un réconfort, en dépit des regrets et de la nécessité de revaloriser les principes. Car elle lui permet de se replonger dans une charmante insouciance d'autrefois, même si les idéaux de jeunesse s'avèrent déroutants. Dans son poème achevé, le passé se compasse, se thésaurise ; c'est typique de la vieillesse qui est ce moment où l'on amasse, soit de l'argent, soit des souvenirs (Cerquiglini 1988 : 39–47).

Manifestement, à travers la dimension figurée, d'une part le poète cherche à démontrer son érudition et ses compétences littéraires (gracieuse et laborieuse métaphore grammaticale, filée dans tout le texte, jeux avec le latin, jeux de mots, tout ce « gonflement verbal » brillant [Zumthor 1998 : 75]), et de l'autre, il fait semblant de partager l'expérience de sa propre vie. Nonobstant, là ne réside pas le sens unique de ce poème. Car ce texte à l'expression polyvalente, et proche de l'idéal formel, peut en même temps – ce qui est aussi un signe de l'époque – être lu et traité comme une sorte de

<sup>13</sup> À propos de la dimension religieuse et la prière dans l'œuvre de Jean Molinet cf. Champion 1923 : 408–424.

marchandise précieuse à vendre. Preuve en est dans la multitude des vocables, dispersés habilement çà et là dans toutes les strophes, créant un champ lexical intelligible de finances<sup>14</sup>. Le soi-disant traité de grammaire, ou traité de vie, dédié au roi Louis XII, serait alors un prétexte, une demande, plus ou moins camouflée, d'aide financière pour le vieux poète appauvri<sup>15</sup>. L'effort intellectuel et rhétorique de l'auteur visant un sommet poétique et réflexif, à travers le partage de sa sagesse précieuse, aurait dû être aussi solidement payé. Ne serait-ce pas, d'ailleurs, une autre facette de la nostalgie, celle de l'idéal social ?

Laurence J. Kirmayer, s'occupant de la métaphore dans le contexte médical et anthropologique, lui accorde une fonction essentielle : « Une théorie de la signification symbolique fondée sur la métaphore met l'accent sur les pouvoirs créateurs, évocateurs et inventifs du langage et de l'imagination qui sont décisifs tant dans les tentatives de l'individu pour comprendre et surmonter la détresse que dans les tentatives explicites de guérison symbolique » (Kirmayer 1993 : 44). La poésie lyrique de la fin du Moyen Âge illustre bien cette conviction du rôle thérapeutique de l'acte créateur, purificateur et arrachant l'homme à une réalité pénible. Composer devient une réaction contre la progression du temps. Dans le poème examiné, le processus mental de l'auteur, exprimé dans l'acte de verbalisation sophistiquée, marque son évolution radicale d'un idéal mondain jugé *a posteriori* corrompu vers l'idéal spirituel, finalement retrouvé, reconnu véritable. L'opposition au sein d'une même métaphore des deux idéaux antithétiques, à valeur identifiable dans la perspective de *contemptus mundi* et *vanitas*, est un procédé accentuant une revalorisation de la perspective existentielle du poète. Le processus de recherche des tournures linguistiques adéquates aide à ressusciter les souvenirs et maintenir cette transformation. L'écriture apporte ainsi une satisfaction, celle de retrouver le sens, elle ramène à la conscience de l'éternité. Une métaphore appropriée et amusante, organisant une forme poétique et apte à engager la réflexion, devient alors porteuse d'une sagesse, d'un espoir et d'une consolation morale, voire d'une guérison.

## BIBLIOGRAPHIE

- BALMAS Enea, GIRAUD Yves, 1986, *Histoire de la littérature française. De Villon à Ronsard*, Paris : GF Flammarion.
- CERQUIGLINI Jacqueline, 1984, « Le clerc et le louche » : sociology of an esthetic, *Poetics Today* 5, <http://www.jstor.org/discover/10.2307/1772375> (accès le: 23.10.2013).
- CERQUIGLINI Jacqueline, 1986, *Ecrire le temps. Le lyrisme de la durée aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles*, (in :) *Le temps et la durée dans la littérature au Moyen Âge et à la renaissance*, Yvonne Bellenger (éd.), Paris : Nizet, 103–115.
- CERQUIGLINI Jacqueline, 1988, « Actendez, actendez », (in :) *Le nombre du temps. En hommage à Paul Zumthor*, Emmanuèle Baumgartner (éd.), Paris : Champion, 39–47.

<sup>14</sup> Dès le début du poème, peuvent arrêter notre attention deux vers énigmatiques, venus après l'annonce que le donat est un cadeau important pour le roi : « Après selonc ce que bon est, / Il donnera selonc raison » (v. 11–12). Autres exemples : « rente » (v. 7), « argent de bourse » (v. 92), « gibessieres » (v. 103), « a qui on donne / Or ou argent » (v. 107–108), « chevance » (v. 148), « argent » (v. 272, 423), « monnoie » (v. 276), « ricesse » (v. 302), etc. Cf. aussi un appel de payer plus direct : v. 49–56, 149–152.

<sup>15</sup> À la fin de sa vie, le poète a connu des soucis financiers, cf. Dupire 1932: 135.

- CERQUIGLINI Jacqueline, 1997, *L'éclat de la langue. Eléments d'une esthétique des Grands Rhétoriciens*, Cahiers V.-L. Saulnier 14 (Grands Rhétoriciens), 75–82.
- CERQUIGLINI-TOULET Jacqueline, 2007, *Moyen-Âge (XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle)*, (in :) *La littérature française : dynamique & histoire*, t. 1, Jean-Yves Tadié (éd.), Paris : Gallimard.
- CHAMPION Pierre, 1923, *Histoire poétique du XV<sup>e</sup> siècle*, Paris : Champion.
- CURTIVUS Ernst Robert, 1997, *Literatura europejska i lacińskie średniowiecze* [Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter], Cracovie : Universitas.
- DEVAUX Jean, 1996, *Jean Molinet, indiciaire bourguignon*, Paris : Champion.
- DEVAUX Jean, 1997, *Rhétorique et pacifisme chez Jean Molinet*, Cahiers V.-L. Saulnier 14 (Grands Rhétoriciens), 98–116.
- DUFOURNET Jean, 1992, *Villon : ambiguïté et carnaval*, Paris : Champion.
- DUPIRE Noël, 1932, *Jean Molinet. La vie – les œuvres*, Paris : Droz.
- DUPIRE Noël (éd.), 1937, *Les Faictz et Dictz de Jean Molinet*, Paris : SATF.
- DUPIRE Noël, 1939, Mots rares des Faictz et dictz de Jean Molinet, *Romania* 65 : 1–38, [https://www.persee.fr/doc/roma\\_0035-8029\\_1939\\_num\\_65\\_257\\_3914](https://www.persee.fr/doc/roma_0035-8029_1939_num_65_257_3914) (accès le: 06.05.2018).
- GEŚICKA Anna, 2003, *La réalité de la vieillesse dans le discours poétique français du XV<sup>e</sup> siècle*, (in :) *Réalité et imaginaire*, Anna Kukułka-Wojtasik (éd.), Toruń, 89–99.
- GEŚICKA Anna, 2005, *La vieille femme aux yeux des poètes au bas Moyen Âge: vision d'Eustache Deschamps et de François Villon*, (in :) *La Femme dans la société médiévale et moderne*, Perrine Mane, Françoise Piponnier, Małgorzata Wilska, Marta Piber-Zbieranowska (éds.), Varsovie : Institut d'Histoire, Académie Polonaise des Sciences, 141–152.
- GEŚICKA Anna, 2012, *Le thème de la vieillesse dans la poésie française du XV<sup>e</sup> siècle*, (in :) *La vieillesse dans les littératures francophones*, Czesław Grzesiak (éd.), Lublin : Wydawnictwo UMCS, 37–47.
- GEŚICKA Anna, 2014, *Retoryka w służbie życia. Gry poetyckie Jana Molineta w Donet baillié au roy Loÿs douzieme (XV<sup>e</sup> wiek)*, (in :) *Pismo, lektura, biblioteka w dawnych literaturach romańskich*, Anna Rzepka, Dorota Pudo, Magdalena Wrana (éds.), Kraków : Collegium Columbinum, 51–59.
- HASENOHR Geneviève, ZINK Michel (éds.), 1992, *Dictionnaire des lettres françaises, Le Moyen Âge*, Paris : Fayard.
- HOLTZ Louis (éd.), 1981, *Donati ars minor*, Paris : Centre national de la recherche scientifique, <http://kaali.linguist.jussieu.fr/CGL/text.jsp?id=T28> (accès le: 10.10.2013), [http://www.documentacatholicaomnia.eu/03d/0300-0400,\\_Donatus.\\_Aurelius,\\_De\\_Partibus\\_Orationis\\_Ars\\_Minor,\\_LT.pdf](http://www.documentacatholicaomnia.eu/03d/0300-0400,_Donatus._Aurelius,_De_Partibus_Orationis_Ars_Minor,_LT.pdf) (accès le: 10.10.2013).
- JENNEQUIN-LEROY Marie, MINET-MAHY Virginie, 2010, Allégories et voies de sagesse chez Georges Chastellain et Jean Molinet : citations, images et analogie, *Medium Aevum* 79 (2) : 225–249.
- KIRMAYER Laurence J., 1993, La folie de la métaphore, *Anthropologie et sociétés*, 17 (1–2) : 43–55, <https://id.erudit.org/iderudit/015250> (accès le: 02.06.2019).
- KOOPMANS Jelle, 2013, *Le present d'ung cat nonne ou le texte ludique*, (in :) *Jean Molinet et son temps*, Élodie Lecuppre-Desjardin, Estelle Doudet, Jean Devaux (éds.), Turnhout : Brepols, 59–66.
- LANGER Ullrich, 1979, Jean Molinet : allégorie et textualité, *Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la réforme et la renaissance* 9 : 37–46, [https://www.persee.fr/doc/rhren\\_0181-6799\\_1979\\_num\\_9\\_1\\_1108](https://www.persee.fr/doc/rhren_0181-6799_1979_num_9_1_1108) (accès le: 06.06.2019).
- LE BRIZ Stephanie, VEYSSEYRE Geraldine (éds.), 2010, *Approches du bilinguisme latin-français au Moyen Âge. Linguistique, codicologie, esthétique*, Turnhout : Brepols.
- LECUPPRE-DESJARDIN Élodie, DOUDET Estelle, DEVAUX Jean (éds.), *Jean Molinet et son temps*, Turnhout : Brepols.
- LEMAIRE Jacques, 1980, Un témoignage curieux sur Molinet en 1500, *Romania* 101 : 106–115.
- LEMAIRE Jacques, 1987, Jean Molinet et le thème de la vieillesse, *Senefiance* 19 : 167–180.
- MÉCHOULAN Éric, 1988, *Les arts de rhétorique du XV<sup>e</sup> siècle : la théorie, masque de la 'theoria'?*, (in :) *Masques et déguisements dans la littérature médiévale*, Marie-Louise Ollier (éd.), Montréal–Paris : Presses de l'Université de Montréal.

- MINET-MAHY Virginie, 2005, *Esthétique et pouvoir de l'œuvre allégorique à l'époque de Charles VI*, Paris : Champion.
- MOLINO Jean, SOUBLIN Françoise, TAMINE Joëlle, 1979, Présentation : Problèmes de la métaphore, *Langages* 54 : 5–40, [https://www.persee.fr/doc/lgge\\_0458-726x\\_1979\\_num\\_12\\_54\\_1817](https://www.persee.fr/doc/lgge_0458-726x_1979_num_12_54_1817) (l'accès: 07.05.2022).
- MÜHLETHALER Jean-Claude, 1983, *Poétiques du quinzième siècle. Situation de François Villon et Michault Taillevent*, Paris : Nizet.
- NOTZ Marie-Françoise, 1987, L'image de la vieillesse dans la poésie médiévale : exclusion fictive et réalité poétique, *Senefiance* 19 : 227–242.
- PLANCHE Alice, 1984, Le corps en vieillesse. Regards sur la poésie du Moyen Âge tardif, *Razo* 4 : 39–57.
- STROSETZKI Christoph, 1982, *Réflexion moraliste chez les Rhétoriciens. Les actes du langage chez Deschamps*, (in :) *Du mot au texte*, P. Wunderli (éd.), Tübingen : Gunter Narr Verlag, 241–252.
- STRUBEL Armand, 2002, « *Grant senefiance a* » : *allégorie et littérature au Moyen Âge*, Paris : Champion.
- VERHUYCK Paul, 1999, *Jean Molinet et les étapes de la vieillesse. 'Du bas mestier les plus grans copps sont outre'*, (in :) *Les niveaux de vie au Moyen Âge. Mesures, perceptions et représentations*, Jean-Pierre Sosson, Claude Thiry, Sandrine Thonon, and Tania van Hemelryck (éds.), Louvain-la-Neuve : Academia-Bruylant, 421–450.
- ZINK Michel, 1997, *Ouverture*, Cahiers V.-L. Saulnier 14 (Grands Rhétoriciens), 7–11.
- ZUMTHOR Paul, 1972, *Essai de poétique médiévale*, Paris : Seuil.
- ZUMTHOR Paul, 1998, *Le masque et la lumière. La poétique des Grands Rhétoriciens*, Paris : Seuil.